LES QUESTION RELIGIEUSES AU 18^E SIECLE

Colas DUFLO, Professeur de littérature française, Université Paris Nanterre

Monique COTTRET, Professeur d'Histoire émérite, Université Paris Nanterre

Partie 1 – Protestants et « nouveaux catholiques » au 18^e siècle

CD : Le dix-huitième siècle en France est marqué par toute une série de tensions religieuses. Nous avons demandé à Monique Cottret, professeur à l'université Paris Nanterre et spécialiste de l'Histoire du dix-huitième siècle de nous aider à faire le point sur cet aspect du Siècle des Lumières. Bonjour Monique Cottret. Tout d'abord, rappelons que l'abolition de l'édit de Nantes par Louis XIV en 1685 a affirmé l'unité catholique du royaume de France en retirant aux protestants toute existence officielle reconnue. Est-ce à dire que la question protestante est réglée au dix-huitième siècle ?

MC : Non, il n'y a plus que des nouveaux catholiques mais chacun sait qu'ils sont généralement de très très mauvais catholiques. Ils font tout pour fuir les sacrements, ce qui pose problème car sans sacrement de baptême, on n'a aucune existence officielle, sans sacrement de mariage, le mariage n'est pas légal, les époux sont des concubins et leurs enfants sont des bâtards. Pour la mort, les protestants s'arrangent également pour mourir brutalement et éviter confession, viatique et tout ce qui encore entoure la mort du point de vue catholique.

Assez rapidement cependant, les autorités politiques ont cherché une solution, profitant de la fragilité des protestants qui vivent presque clandestinement, des collatéraux catholiques tentent de s'emparer de leurs biens. Or plus le siècle avance, plus les magistrats hésitent à leur donner satisfaction. Des affaires de remariage posent encore plus de problèmes. Si dans un couple protestant, l'un des époux se convertit, une conversion sincère au catholicisme, il est en théorie parfaitement libre de convoler une nouvelle fois dans sa nouvelle religion, la première union n'ayant aucune existence légale.

Pourtant, là encore, à partir de 1750, dans de très nombreux cas, les magistrats exigent des dédommagements pour le conjoint qu'ils considèrent comme abandonné. Les magistrats pourtant sont de très bons catholiques mais ils considèrent que la famille, la propriété sont également des valeurs à défendre. L'idée se développe peu à peu d'une nécessaire tolérance civile. Il ne s'agit pas de revenir à l'édit de Nantes qui organisait la coexistence de deux religions et autorisait la liberté du culte protestant, même si c'était dans des conditions plus limitées que celles du culte catholique, mais de conférer une existence légale à la minorité protestante.

Ce mouvement précède les grandes affaires Calas et Sirven qui mobilisent l'opinion en faveur des protestants. Mais les autorités de l'Eglise dénoncent l'esprit de tolérance. Et si la persécution cesse, il faut attendre la fin du siècle et l'édit de Tolérance de 1787 pour que s'impose, parfois difficilement d'ailleurs, la tolérance civile.

Partie 2 – Jansénistes et Lumières

CD : D'un autre côté, l'Église catholique elle-même est marquée par une forme de contestation interne qui retentit sur toute la société. Monique Cottret, vous êtes l'auteur d'une *Histoire du jansénisme*. Qu'est-ce que le jansénisme ?

MC : Les conflits religieux ont au dix-huitième siècle une importance qui a longtemps été sous-estimée. Le jansénisme apparaît au dix-septième siècle. C'est une sensibilité rigoriste à l'intérieur du catholicisme alors que l'humanisme affirmait une certaine confiance en l'homme, une théologie nouvelle portée notamment par les jésuites minimisait le poids du péché originel et laissait une certaine liberté à l'homme pour participer à son salut.

C'est contre cette théologie que réagit le jansénisme. L'homme, pour les jansénistes, est tellement corrompu après le péché originel qu'il est incapable de distinguer le bien du mal. Il ne peut être sauvé que par la grâce divine. Le terme « janséniste » vient de Jansénius, évêque d'Ypres qui a écrit une somme, l'*Augustinus*, qui défend l'enseignement de Saint-Augustin. Les jansénistes refusent ce nom qui les désigne. Ils se considèrent comme de véritables catholiques, les amis de Saint-Augustin, les défenseurs de la vérité. Au dix-huitième, cette mouvance traverse la société française, rejoint le gallicanisme et se charge de revendications politiques.

CD : Vous avez publié, il y a quelques années, un livre intitulé *Jansénisme et Lumières*. Quel rapport entre les deux termes ? En quoi le jansénisme marque-t-il la société française du dix-huitième siècle ?

MC : Les jansénistes lancent volontiers l'anathème contre ceux qu'ils appellent « les nouveaux philosophes », c'est-à-dire les philosophes anti-chrétiens. Ils sont les premiers à dénoncer *L'Esprit des lois* et ils jouent un rôle déterminant dans le décret de prise de corps émis par le Parlement de Paris contre Rousseau dont ils ont particulièrement détesté l'*Émile*, un plan d'éducation qui ignore le péché originel. Mais comme ils défendent les droits de la conscience et animent la résistance à une monarchie devenue absolue, ils rencontrent nécessairement les autres courants contestataires du siècle, les rejoignent ou les précèdent selon les circonstances. Luttant contre les jésuites, ils mettent en avant la critique politique de la Compagnie de Jésus, suspecte de sentiment favorable au tyranicide et exigeant de ses membres une soumission totale et aveugle à son général et au souverain pontife.

Les philosophes viennent les rejoindre dans ce combat. Contre Maupeou et son coup d'État, ils défendent avec les philosophes, sauf Voltaire, une vision plus paternelle de la monarchie qui accorde une place au Parlement. Ayant eux-mêmes été victimes de refus de sacrements et menacés d'enterrement en dehors de la terre consacrée, ils sont parmi les premiers à prôner une tolérance civile à l'égard des protestants.

Plus fondamentalement peut-être, ils se situent dans le vaste courant historiciste qui recherche dans le passé une légitimation des revendications du présent, alors que la noblesse se perd dans les forêts de Franconie comme le dira Sieyès, pour trouver des ancêtres guerriers qui justifient ces privilèges, les jansénistes construisent un modèle d'église primitive, pauvre, fraternelle, héroïque et démocratique. Les apôtres et les martyrs rejoignent ainsi les bons sauvages dans la dénonciation des excès du luxe et des méfaits de l'opulence. Un bon nombre parmi les jansénistes rejoindra assez vite la Révolution.

Partie 3 – Un déclin de la foi ?

CD : Les adversaires des Lumières, qu'ils soient jésuites ou jansénistes, ne cessent de mettre en garde le public et les autorités contre le déclin de la foi. Peut-on dire qu'il y a effectivement un mouvement de déchristianisation au cours du dix-huitième siècle ?

MC : Les affrontements au sein de l'Église catholique sont très violents au dix-huitième siècle. Les jansénistes, enfin ceux que l'on dénomme ainsi, sont très nombreux dans les prisons d'État. Le public ne comprend pas cette répression. Beaucoup de catholiques qui ne sont pas nécessairement jansénistes prennent des distances avec l'Église mais pas nécessairement avec le christianisme. Les refus de sacrements ont été un moment crucial dans ce détachement. L'Église catholique entretient une relation privilégiée avec les morts. Que des clercs viennent inquiéter des agonisants semble parfaitement insupportable.

Peut-on pour autant parler de déclin de la foi chrétienne ? Je dirais qu'il y a plutôt une forme de décléricalisation et de passage à des manifestations privées de la foi. La violente déchristianisation de l'An II suscite encore une importante résistance. La question religieuse a été déterminante dans la Révolution. Tout ceci incite à la prudence dans la mesure de la déchristianisation des Lumières.

CD: Monique Cottret, merci beaucoup.